

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 4

Artikel: Menus propos sur les courses de fond [suite]
Autor: Dutoit, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MENUS PROPOS SUR LES COURSES DE FOND

(SUITE.)

Proportions et jambes du cheval. — Avant d'aborder l'étude des allures, voyons un peu leurs générateurs. Nous n'examinerons pas par le menu les proportions que doit avoir un bon cheval, ni les compensations qui en sont la justification. Nous nous bornerons à citer quelques conditions pratiques, sans commentaires.

1. Le cheval doit mesurer plus long de la pointe d'épaule à la partie postérieure de la fesse que du sol au sommet du garrot.

2. La longueur totale mesurée depuis entre les oreilles jusqu'à la pointe de fesse doit se partager en deux parties égales au bord postérieur du garrot.

3. La profondeur du garrot ou sternum doit être égale à la hauteur du sol au sternum.

4. Le tour de poitrine doit dépasser la hauteur au garrot de 20 cm. au minimum et peut atteindre 35 cm.

5. La longueur de l'épaule doit se retrouver : au tronc mesuré de la partie postérieure du garrot à la pointe de hanche ; à la croupe : de la pointe de hanche à celle de fesse ; au cou : de l'angle antérieur de l'épaule au bord antérieur du maxillaire inférieur, et cette même longueur doit être supérieure à celle mesurée perpendiculairement de la pointe d'épaule au genou.

Un moyen très pratique de résumer ces proportions c'est de supposer deux lignes droites passant l'une par la pointe d'épaule et le sommet du garrot et l'autre par la pointe de fesse et l'angle de la hanche. Ces deux lignes doivent se rencontrer à une petite distance en dessus du dos et un peu en arrière du garrot. Plus le point d'intersection sera haut, plus l'épaule sera droite et la croupe avalée. Plus ce point sera en avant, plus la croupe sera horizontale et l'épaule droite ; plus il sera en arrière, au contraire, plus l'épaule et la croupe seront obliques.

Le cheval devrait avoir la tête d'une couleuvre, le cou du cygne, le dos d'un éléphant, les genoux d'un bœuf, les sabots du buffle, les jarrets du bouquetin et les tendons d'une autruche. Bien plus, il devrait avoir les yeux d'un chat sauvage, le cœur d'un lion, les poumons d'un lévrier. Il devrait être léger comme une gazelle ; avoir le pas du chameau, le trot de la girafe, le galop du cerf et le saut du chamois. Et pour compléter cet assemblage déjà extraordinaire, il le faudrait docile comme un caniche, sobre comme un mulet et philosophe comme un âne. C'est vraiment demander beaucoup, d'autant plus qu'on peut douter que même ainsi échafaudé il plaise à tout le monde.

Les jambes de devant du cheval sont sa ruine ; elles sont la terreur du cavalier dont la sécurité en selle dépend surtout de leur solidité et de leur intégrité. Tous les vertébrés bâtis en mode de vitesse sont fabriqués sur ce même modèle sans pour cela se couronner à tout propos. Il est vrai qu'ils n'ont pas, comme le favori de Buffon, l'avantage de servir de palanquin à celui qui s'est classé le premier dans la série animale. La valeur d'un cheval dépend donc en grande partie de son train de devant dont la solidité n'est souvent pas appréciable *de visu* et doit être éprouvée. L'important est que les aplombs soient bien ouverts et dans la ligne, avec une largeur égale au poitrail, aux genoux et aux boulets. L'avant-bras doit être long pour prendre du terrain, mais il est bon de se rappeler que l'animal construit de cette façon rase le tapis et est disposé à butter.

Le genou doit être fort et large et surtout ne pas montrer, à sa face interne, de la châtaigne au canon, aucune trace de coupure ; car un cheval ainsi tourné s'effondre souvent sans que le cavalier puisse rien faire pour le retenir. Les canons sont courts ou longs en proportion inverse de l'avant-bras. On peut leur faire la même remarque que pour ce dernier en ce qui concerne le relever dans la marche, condition favorable à la solidité, contrairement à l'allure rasante. Leur surface sera exempte de suros, qu'ils soient internes ou externes, antérieurs ou sous-tendineux, chevillés ou en fusée, car en règle générale le suros dénote ou une constitution vicieuse de l'ossature ou que le cheval se tape en marchant, ou encore que son appareil tendineux se claque ou est déjà claqué.

La position du genou donne souvent lieu à erreur au sujet de sa solidité.

On peut distinguer : 1. Le genou en avant suivant Lagondie ; 2. Le brassicourt ; 3. Le genou droit ; 4. Le genou renvoyé, creux ou de mouton.

A priori on pourrait supposer que la solidité décroît du n° 4 au n° 1, alors que le contraire est vrai, sans doute à cause de l'élasticité favorisée par la flexion de l'articulation. A dessein je ne cite pas le genou arqué qui provient d'usure et constitue une tare incompatible avec un cheval de selle résistant. Tout le monde sait que les tendons qui comprennent les deux fléchisseurs : la bride de renforcement et le ligament suspenseur doivent posséder la plus parfaite netteté et intégrité. Il en est de même du boulet qui ne doit présenter aucune trace de coupure, surtout en arrière près de l'ergot, car c'est un défaut capital pour faire trébucher et faucher les jambes à l'animal.

Le paturon sera de moyenne longueur pour favoriser l'élasticité, comme le genou, mais sans exagération. Ni en plus, car il faut éviter la faiblesse, ni en moins afin d'empêcher la répercussion trop forte du sabot sur tout le membre. Surtout pas de formes qui sont de vrais cors aux pieds.

L'allure doit correspondre aux aplombs et s'harmoniser non seulement avec le bas — le membre et l'épaule — mais avec le haut formant balancier (tête et cou). Ainsi, par exemple, placez la tête d'un grand mecklembourgeois au bout du cou de « Boom Rang », l'épaule de « Bel œil », avec les paturons de « Mustang », le poitrail de « Clémentine » avec les jambes de « César », les boulets de « Bouton d'or » avec les biceps d'« Eglantine » et vous obtiendrez un « particulier » non seulement peu esthétique mais encore bien maladroit. Avec tout cela ne pas oublier le sang qui supplée sinon à tous du moins à beaucoup de défauts. La main, je dirai même le doigté du cavalier : pression du mors douce, continue, amicale, qui ne gêne pas l'allure, ne torture pas la bouche, constitue cependant un soutien ferme et vigilant en cas d'obstacle ou de faux pas. Tout cela est influencé par la disposition du cheval, disposition qui varie d'un jour à l'autre dans les mêmes conditions, ensuite de la fatigue dont les bornes ne sont pas fixées.

Il ne peut être question ici d'un cours d'extérieur mais seulement d'un aperçu sur ce qu'il y a de plus défectueux dans le cheval comme serviteur de l'homme et moyen de transport accéléré. On pourrait citer quelques exemples de chevaux pos-

sédant de forts trains de devant. Ainsi le cheval de M. lieutenant-colonel Dietler, des fortifications de Lavey, qui marche grand trot de Dailly aux Bains sur des pentes de 10 à 14 % à 42 contours. Le cheval « Ménélik », âgé de près de 30 ans, appartenant à M. le Dr Burcher, à Brigue et qui tient toujours un trot infernal de Bérisal au pavé de Brigue, 11 km. « Vade-bon-cœur », qui marchait d'un temps de trot et en 2 h. 55, de Château-d'Œx à Aigle par les Mosses. « Passe-partout », du Châtelet à Aigle en 3 h. 05 avec environ 2 km. de pas et le reste de trot à travers le Pillon, etc., etc.

Allures. — Un cheval de fond doit être correct dans les trois allures, au pas, au trot et au galop, car c'est leur combinaison qui permet une marche avec profit dans tous les terrains et sur toutes les pentes. Le vieux proverbe charretier dit : « A la montée, pousse-moi, à la descente retiens-moi, au plat laisse-moi marcher. » La montée fatigue moins le cheval que la descente, mais toutes deux doivent se parcourir en douceur. Par contre, au plat ou sur la fausse plaine, le bon cheval doit marcher et marcher toujours droit devant lui, naturellement, et sans se faire prier ou seulement pressentir. Un bon pas, sans festonner, fait le kilomètre en 8 minutes. Un bon trot parcourt le kilomètre en 3 minutes, naturellement, sans que le cheval ne se coupe ni ne forge. Je dis naturellement car ce même cheval est capable de faire le double si cela est nécessaire. Ces mêmes allures, marchées par le cavalier tenant sa monture en laisse, augmentent de durée jusqu'à 12 minutes pour le pas de route et à 6 à 7 minutes pour le pas gymnastique.

Il est indiqué de faire intervenir le galop de temps à autre, soit pour réveiller le cheval qui a tendance à s'enraidir, soit pour varier le jeu des membres, soit encore pour « semer » un concurrent. Ce galop variera, selon la nature du terrain et selon l'aptitude et le degré de fatigue du cheval, de 2 $\frac{1}{2}$ à 1 $\frac{1}{2}$ minute par kilomètre.

Le pas et le trot côte à côte sont sinon indispensables du moins très avantageux sur un long parcours. En général, tout ce qui doit se faire au pas, soit pour rafraîchir et déraïdir les jambes du cavalier, soit pour laisser souffler le cheval, soit à cause de trop fortes rampes en montées ou descentes, doit se faire à pied et autant que possible au pas gymnastique. La

différence entre le trot du cheval en laisse ou monté étant d'environ 3-4 minutes par kilomètre. Il convient de ne pas exagérer cette manœuvre et de la réduire au strict nécessaire, soit de 5 à 15 minutes au maximum. Il s'en suit nécessairement que non seulement le cheval doit être bon aux trois allures mais que le cavalier doit l'être aussi au pas et au trot.

Indirectement, le sport vélocipédard peut être avantageux non au point de vue de l'entraînement des muscles du cœur et du poumon qu'il hypertrophie mais ne renforce pas, mais plutôt au point de vue de la connaissance préalable des routes comme cela a été le cas pour plusieurs concurrents dans la course Berne-Lausanne.

Plan de course. — On entend par là, la succession des allures, leur cadence, leur durée, ainsi que les haltes nécessaires. Tout cela dépend de la longueur de la course : plus la course sera longue moins le train devra être rapide et plus rapprochés seront les arrêts. D'après l'anatomie et la physiologie de la digestion chez le cheval, il vaut mieux répéter les arrêts et fourrager souvent que le contraire. Les résultats des courses étrangères et celui de notre modeste parcours Lausanne-Berne-Lausanne, ont prouvé qu'un cheval peut marcher vite c'est-à-dire à 4 minutes le kilomètre ou 15 km à l'heure (16 km. est la moyenne admise à l'heure pour une heure ou deux heures au plus) sur un parcours de 100 et quelques kilomètres sans fourrager. Je crois cependant que c'est une limite extrême qu'on ne peut dépasser sans une halte et sans déjeuner. Si donc le parcours dépasse cette distance, il devient nécessaire de fourrager tous les 30-40-50 km., en prenant les précautions usuelles contre l'indigestion. Pour cela on laisse le cheval au repos pendant 1 $\frac{1}{4}$ -2 h. pour une ration complète ou bien on active le jeu de l'estomac au moyen de sels purgatifs (sel de Carlsbad entre autres) ; ou encore, aussitôt le fourrage ingéré on fait marcher l'animal à pas lents jusqu'à ce que l'on juge que la digestion est parfaite, par les crottins, les flatulences et le volume du ventre.

L'idéal serait de pouvoir fourrager en marchant et sans arrêt, mais tous les essais faits dans ce sens ont échoué soit que le fourrage transporté ait pris une mauvaise odeur dans les musettes, soit que le jeu des mâchoires soit incompatible avec l'allure du pas. On peut compter une halte de 1 $\frac{1}{4}$ à 1 $\frac{1}{2}$ heure pour 40 à 50 km., halte qui croît en proportion di-

recte de la distance parcourue et de l'allure adoptée. Le record obtenu par M. le major de Loys, de Lausanne à Berne, montre que 100 km. peuvent être parcourus presque en vitesse, soit à raison de 15 km. à l'heure. Les records Blancpain 13,3 à l'heure, Bühler 13,2, Castella 12,8 peuvent être taxés de superbes sur 200 km., mais si l'on tient compte de l'arrêt de dix heures à Berne ils tombent à 7,5 km. à l'heure alors qu'une modeste course à Bâle, en 1895, a eu un record de 8,6, sur 247 km. et retour.

Dans la course Vienne-Berlin, la moyenne du record autrichien est de 6,19, et celle des Allemands de 7,5 par heure sur 600 km. environ. La moyenne de Höfer, déjà cité, est de 8,2 en comptant les arrêts et 12 sans les arrêts. Dans les deux courses italiennes signalées par la *Revue militaire suisse*¹, nous voyons dans la première sur 350 km. une variation de 6,2 à 8,4. Dans la seconde de 310 km., par contre, on a marché plus vite et plus serré, c'est-à-dire de 9,1 à 9,9, pour aboutir à la « casse » formidable de 4 chevaux sur 9.

Le lieutenant de dragons russes Asséef dans son voyage de Loubny à Paris, voyage de 2633 km. accompli en 30 jours en 1889, a obtenu une moyenne de 8 km. à l'heure avec deux chevaux choisis dans son régiment, sans entraînement préalable. Il débuta par 48 km. par jour pour arriver à un maximum de 115 km., cela au pas allongé entrecoupé toutes les demi-heures de cinq minutes de trot; plus tard 5 minutes tous les quarts d'heure; enfin et pendant le reste du parcours, il alterna le pas et le trot chacun pendant 10 minutes. Le cavalier montait deux chevaux, chacun pendant une demi-journée, à la façon turcomane: l'un était un cheval russe, l'autre une jument trois-quarts sang anglo-cosaque du Don par « Emir » p. s. Le travail effectif du cavalier et de ses chevaux a été de 340 heures, soit en moyenne 11 heures de travail par jour.

Jusqu'à présent en France on n'a guère fait de courses de fond du même genre. On cite cependant celle effectuée en 1882 par un sous-lieutenant de dragons, M. H. de la Comble, avec « Mascotte » provenant d'un étalon syrien et d'une jument de Tarbes.

Le premier parcours fut 159 km. en 17 heures, plus tard 350 km. en 72 heures avec un trot de 4 minutes au kilomètre. La jument a tenu un jour un trot de 36 km. sans reprendre

¹ Année 1898, p. 760 et 761.

le pas ; elle mangeait 20 litres d'avoine par jour. Pendant cette traite, la jument avait ses 8 heures de repos la nuit et trois ou quatre dans la journée. En pays accidenté la moyenne a été de 7 à 8 km. à l'heure, pour atteindre jusqu'à 16 km.

Pour finir, ayant engagé un pari de faire 300 km. en 24 heures, le lieutenant a tué sa jument au 264^e km. atteint à la 20^e heure. Plus tard deux lieutenants ont fait une équipée de 40 km. au galop, l'un en 1 h. 20, l'autre en 1 h. 21 ; ce dernier en est mort ainsi que sa jument. Cela donne une vitesse de 30 km. à l'heure ou le kilomètre en 2 minutes.

Avec les allures précitées, on peut, suivant le terrain et la distance, pour ne citer que les principaux facteurs, varier les alternances à l'infini.

L'idéal de l'entraînement c'est obtenir du cheval qu'il trotte naturellement, sans efforts et sans fatigue, pendant une heure de temps, et à une allure de 14 à 16 km. Après cela, au pas accéléré et gymnastique pendant 10-20 minutes. On répète cette reprise trois fois de suite, puis on peut fourrager sans être accusé de voler sa paie. Bien entendu, ce résultat ne s'obtient pas en un jour, même avec le meilleur cheval ni surtout avec tous les chevaux. On commence à trotter pendant 10 à 15 minutes soit 2 $\frac{1}{2}$ -3 km. ; ensuite une demi-heure de bon pas qui donne 3 $\frac{1}{4}$ -4 km., soit un total de 6 à 7 km. On tourne bride et on rentre au logis. Voilà 12-14 km. Si le cheval est déjà assez fort, on répète le même exercice dans la journée, ce qui équivaut à 24 et jusqu'à 28 kilomètres.

On se rappellera toujours que le pas est la base de l'entraînement comme du dressage ; le pas fortifie les jambes du cheval et le trot les use. Après huit jours, si votre cheval est bon, vous pouvez augmenter sinon le parcours du moins la vitesse en renversant les proportions, soit 20 minutes de trot = 5 km. ; 25 minutes de pas = 3 km., soit 16 km. avec le retour et 32 kilomètres dans la journée. On augmente ainsi progressivement de 5 minutes les temps de trot tous les 3-4-5-6 jours, selon le degré de force du cheval, indépendamment des longues traites au pas que l'on ne supprimera jamais ; et l'on arrive ainsi en deux mois à deux et demi mois à trotter pendant une heure sans que le cheval mouille sous la selle, sans qu'il batte de la paupière et sans qu'il ait des clous dans ses souliers.

Progressivement on double et on triple le premier parcours,

toujours à la condition expresse que le cheval le supporte sans fatigue et sans perdre l'appétit. En effet, il ne faut pas abuser et sans jamais laisser le cheval à l'écurie (ce qui est une faute grave même en cas de fatigue), il faut, si cela est nécessaire, revenir au parcours initial, voire même, au besoin, s'en tenir au pas monté ou à la main pendant 8 à 10 heures par jour. A partir de 40 à 60 km., le triple de la leçon du début en une ou deux reprises, avec ou sans fourrage, peut être obtenu et même dépassé, ce qui donne 100 à 120 km. Si cette limite est atteinte on peut s'en tenir là et se borner à quelques essais de ce genre à des intervalles éloignés.

Reitzenstein, classé second dans la course Berlin-Vienne, et premier champion allemand en 1893, s'était contenté d'un entraînement de vingt jours dans des conditions sévères. Le dixième jour il faisait déjà un petit tour de 200 km. en 19 heures. Mais il avait trop tendu la corde et, comme l'olibrius qui voulait habituer son âne à se passer de nourriture, sa jument est morte au moment où elle était bien habituée. « Connais d'abord ton cheval, et toi-même ensuite. » En admettant que dans une course pareille les rôles soient partagés, le cheval doit accomplir un effort bien supérieur à celui de l'homme ; c'est pourquoi les lignes qui précèdent n'ont pas la prétention d'être un catéchisme, mais sont simplement l'aperçu d'un système vécu et rationnel.

Quant aux extrêmes minimum et maximum, on peut les considérer comme pas très éloignés de la moyenne qui convient à la plupart des bons chevaux actuels. Le cheval étant un moteur animé, il ne faut jamais cesser de le considérer comme tel, et surtout ne pas perdre de vue l'individualité qui fait de chaque sujet une machine ressemblant à une autre par le modèle, mais différent par le travail.

L'écuyer Duthil a dit avec beaucoup de modestie et infiniment de sagesse : « Chaque fois que je monte un nouveau cheval je prends une leçon d'équitation. » Voilà, si je ne me trompe, le commencement de la sagesse et bienheureux sont les chevaux qui ont à faire avec de pareils gens.

Il reste encore à entraîner le cheval de nuit, par tous les temps et dans tous les chemins. A ce propos, pour habituer les chevaux à lever les pieds, je recommande le moyen suivant, expérimenté sur les digues du Rhône, du Pont de Massongex au Fort de Noville, soit à l'embouchure du lac : Monter au

pas par une nuit sombre et sans lune dans des chemins pierreux, gravelés ou coupés d'ornières sérieuses, et cela pendant plusieurs heures consécutives. Se contenter d'être d'aplomb, tenir les rênes sans pression et lorsque le cheval butte se garder absolument de toute correction, alors même qu'il se casserait les dents ou s'enfoncerait l'arcade sourcillière. Aux premiers essais votre raseur de tapis bat du briquet contre les pierres roulantes, lance au loin les cailloux comme avec une fronde, se brise du devant, s'effronde du derrière mais sans jamais se faire beaucoup de mal. Le même essai peut être poursuivi dans des labours ou des lits de rivières, suivant la contrée que l'on habite.

Cinq à six jours avant le start il convient de donner à l'animal un repos relatif, en le faisant marcher au pas monté ou en laisse pendant plusieurs heures et cela pour fortifier les membres, faciliter la digestion et éviter les accidents causés par le trop-plein de nourriture.

Un grand inconvénient des courses à cheval en chaude saison est la piqure des mouches, qui, d'après un naturaliste philosophe, « ont été créées pour forcer les animaux à se mouvoir et les empêcher de crever de pléthore dans les époques de l'année où la nourriture est abondante. » Comme il est préférable, dans une course, de remédier à la pléthore par l'allure plutôt que par le moyen des mouches, il faut le plus possible les éloigner, sans crainte de les blesser mortellement.

Une revue militaire italienne, parlant de ces fâcheuses bestioles, avoue qu'il n'y a pas grand'chose à faire, si ce n'est d'y habituer l'animal. Il est vrai de dire que le cheval, aussi bien que l'homme, subit, par de nombreuses piqures, une sorte de vaccination qui rend la piqure moins douloureuse. (On trouve dans la plaine du Rhône des vieillards qui ne ressentent plus les piqures des moustiques, pas même de ceux qui prennent leur essor aux canicules et sont classés parmi les plus effrontés.)

Il n'y a évidemment rien à attendre de ces drogues qui ont nom Droutschina, Huile de pierre, Beurre de Laurier, Laurinol, Zæcherlin et compagnie. En revanche, un détail de mode pourrait être avec avantage supprimé. Ce détail marchand donne au cheval un air de vigueur, corrige souvent un train de derrière manqué, imprime du cachet à la bête qui n'en a pas. Actuellement, le meilleur canasson, s'il n'a pas la queue

toilette, n'est pas chic. Donc on écourte la queue, opération qu'on appelait autrefois *anglaiser*, maintenant *cobber*, terme qu'on finira bien par transformer en *huntériser*. Tout au plus, — et ce n'est jamais le cas pour les chevaux qui nous occupent, — si la queue est trop lourde et trop fournie, on peut enlever quelques nœuds et éclaircir les crins. Avec sa queue allégée et au complet, un cheval chasse les mouches sur tout le train de derrière jusqu'à la sangle, sauf la base de la queue, le fourreau et le périné. Si le cavalier est pourvu d'un chasse-mouches de même longueur que la queue de son cheval et le manie sans paresse, il garantit d'abord les parties vulnérables de l'arrière-train, puis la sangle, le poitrail, le cou, les épaules et la tête jusqu'au bout du nez. On gagne pas là du temps et on épargne à son cheval des efforts en pure perte, le matin contre les mouches, à midi contre les taons, le soir contre les moustiques, quand ce n'est pas toute la journée contre les mouches et les taons turdillés.

Un système à recommander pour la tête, le poitrail, les épaules et les flancs est celui des filets en ficelle en une ou plusieurs pièces.

La fumée produite par la tourbe, la résine ou la poix réussit pour certains attelages, mais pour le cavalier je ne connais aucun système à préconiser.

Revenons à notre plan de course. Nous sommes partis du principe d'un temps de trot d'une heure suivi de 20 minutes de pas à pied, et cette reprise répétée trois fois avant de fourrager. Quant on aura suivi ce programme pendant vingt-quatre heures avec un *bon cheval*, il en aura assez. Pour continuer pendant quarante-huit heures à la même allure, il faut un *excellent* cheval, et pour marcher pendant septante-deux heures de ce train-là et ne pas crever la bête, il faut un cheval *extra-bon* entre les très bons que les juments ne mettent pas bas tous les jours. Tout cela sans compter sur aucun obstacle ni incident fâcheux dépendant de l'homme, de la monture ou de la route.

En calculant cet idéal théorique, nous obtenons :

1 h. de trot	=	15 km.
13 minutes au pas et arrêt pour monter et descendre	=	1
7 minutes, pas gymnastique	=	1
<hr/>		
1 h. 20 m.	=	17 km.
3 reprises	= 4 heures	= 51
Halte fourrage	= 1 $\frac{1}{4}$ h.	
<hr/>		
	5 $\frac{1}{4}$ h.,	

soit, pour la journée de 24 heures, 4 $\frac{1}{2}$ reprises ou 51 km.
 $\times 4 \frac{1}{2} = 229 \frac{1}{2}$ km.

Dans ce calcul, nous ne tenons pas compte du galop, qui peut s'intercaler sur 1-2 km.

En fait, cet idéal a été atteint et même dépassé par le lieutenant Höfer déjà cité, pendant le premier jour de sa course, soit 233 km., et le troisième, 237 km., et cela malgré le froid, l'obscurité, le brouillard, la pluie et les difficultés pour fourrager en route. La deuxième journée, malgré un accident de cheval qui a occasionné un arrêt forcé de huit heures, le lieutenant Höfer a cependant trouvé moyen de couvrir environ 138 km. ¹.

¹ Un de nos abonnés de l'étranger qui s'intéresse vivement aux courses de fond et a entraîné lui-même, nous donne le résultat de ses propres expériences. Il nous écrit ceci :

« Pour ma part, j'ai *souvent* fait, il y a quelques années, avec un de mes lieutenants, 33,5 kilom. en 4 h. 10, soit 8 km. à l'heure. Nous faisons régulièrement 27 minutes de pas très allongé et 3 minutes de trot raccourci, soit 3375 m au pas et un peu plus de 600 m. au trot en 30 minutes, c'est-à-dire les deux lieues à l'heure.

» Les chevaux étaient des *demi-sang*, dont un *assez bon*. Nous avons entraîné l'un (ma jument qui avait assez de sang) au pas allongé de manière à faire 7 km. 500 à l'heure. L'autre cheval, qui avait *moins de sang*, avait fait presque naturellement 8 km. à l'heure au pas. C'était un jeune cheval assez ordinaire. Les deux animaux marchaient au *pas régulier* et non à l'amble ou à tout autre allure. Ils étaient capables de continuer indéfiniment. Vous remarquerez qu'à 8 km. à l'heure on fait 88 km. en 11 heures de marche effective, c'est-à-dire juste ce que faisait le lieutenant Asséeff, avec deux chevaux, dans sa course de Loubny à Paris.

» Pour moi, c'est de beaucoup la *meilleure méthode*, mais je reconnais que c'est fatigant pour le cavalier. Il est préférable de marcher ou de trotter à pied de temps en temps.

» Cette méthode est un peu celle qu'employaient nos pères avec leurs ambleurs ou leurs bidets d'allure. Nous sommes incapables d'en faire autant. »

(Note de la Direction.)

(A suivre.)

